

MARIN, LE MÉTIER LE PLUS DANGEREUX

Les cassés de la mer

Avec plus de mille blessés et une dizaine de morts chaque année, la pêche est le secteur professionnel le plus dangereux en France. Face à la dureté de leurs conditions de travail, beaucoup de marins craquent ou se réfugient dans les paradis artificiels. Rencontre dans le Finistère avec ces hommes malmenés par l'océan et son économie.

PAR ALICE RAYBAUD

Le signal se fait sans un mot. Seulement le moteur qui vrombit, crachote et ralentit. On y est. La sardine frétille, là, tout près de la coque. Les six pêcheurs lâchent leur tasse de café, enfilent leur salopette cirée jaune, sautent dans leurs bottes et s'élancent sur le pont. Le jour décline. « *Laisse aller!* », hurle le patron du bateau, M. Thomas Hamon, depuis la passerelle. Sans attendre, les marins jettent à la mer la senne, l'immense filet à mailles rouges des sardiniers. Le capitaine du *War Raog III*, qui vient de quitter Concarneau, accélère et trace un demi-cercle dans la baie.

C'est de cette chasse quotidienne et éprouvante que vivent les 2 500 pêcheurs du Finistère, département qui représente 50 % de la pêche bretonne en termes d'effectifs et de navires. En quelques minutes, la senne se referme sur des milliers de poissons. Corps voûtés, bras tendus, les pêcheurs tirent le filet pour les ramener vers la coque. Pour réussir, la manœuvre doit être rapide. Trois à l'arrière du bateau, trois à l'avant, les hommes enchaînent les opérations, crispés, dans les giclées d'eau froide. Sur la plate-forme mouvante, le moindre faux pas peut les mettre en danger.

Les traits tirés, M. Alan Daoudal hisse une corde lestée de plomb, lourde de plus de quatre tonnes. Avec des gestes amples, son collègue range les trois cents mètres de filet imbibés d'eau. À l'arrière du bateau, le plus jeune de l'équipage ramène une à une les dizaines de bouées flottantes de la senne. Soudain, à la surface de l'eau, les poissons apparaissent, brillants dans les derniers rayons de l'heure bleue.

Une grande épuisette, reliée à une grue installée à l'avant, plonge dans la mer et remonte trois cents kilos de sardines. Elles sont enfouies dans les cales et recouvertes de pelletées de glace. La manœuvre se répète, et trois tonnes de poissons bleus sont ainsi chargées. En ce mois de février, c'est le quota maximum des sardiniers concarnois, plus communément appelés « bolincheurs ». Il peut grimper, l'été, jusqu'à plus de dix tonnes. Le travail, souvent commencé la veille à 14 heures, dure alors jusqu'en fin de matinée, et les coups de filet se succèdent sans repos.

« Qu'est-ce que je fous là ? »

« On sait toujours quand on part, jamais quand on revient... » M. Daoudal est le plus bavard de la bande. Il s'installe dans la cabine de repos, où trône la photographie d'une grande blonde dénudée. « Il y a des jours, on en bave vraiment », grommelle le trentenaire, cheveux noirs coupés au cordeau. La nuit suivante sera plus difficile. Les pêcheurs du *War Raog III* ne regagneront le port qu'à 5 heures du matin, après être allés chercher le chinchard, poisson semblable au maquereau, derrière les îles de la baie, dans des vents violents. Une fois la cale remplie, ils retournent à terre, déchargent et rangent leurs prises dans la criée. Avant de rentrer chez eux, à l'heure où la ville se lève.

À la pêche, il existe une règle tacite : « On évite de trop en dire sur la vie à bord, l'angoisse en pleine mer, le stress... Tout ce qui arrive sur le bateau reste sur le bateau », explique M. Daoudal. Mais il a décidé de s'en affranchir : « Moi, je n'ai rien à cacher. » Il a commencé la pêche à 18 ans, inspiré par son père, marin mécano. Comme beaucoup de novices, il a embarqué directement pour la pêche au large, sur un chalutier. Les campagnes s'étiraient sur quinze jours et, à bord, le travail ne manquait pas. Étripper, laver, glacer, ranger des tonnes de poissons... « Parfois, les lottes pesaient cinquante kilos chacune, on arrivait à peine à les porter, se souvient-il. Je me revois encore avec le pont rempli, le poisson qui monte jusqu'aux hanches... C'était taré. »

Sous le vent piquant à l'ouest de l'Écosse, il arrive que le pont se couvre d'un gel tenace. « Il y avait le froid, bien sûr, mais ce que je me rappelle surtout, c'est la peur », souffle celui qui est aujourd'hui père de trois enfants. Le bateau tangue et plonge dans des vagues de plusieurs mètres. Durant les premières marées, « malade à en crever », il perd sept kilos par quinzaine. « Quand je me retrouvais à plusieurs milles de la terre, j'avais envie de hurler : "Qu'est-ce que je fous là ? Ramenez-moi tout de suite !" Mais, bien sûr, impossible de revenir en arrière, alors tu fermes ta gueule et tu bosses. » Au milieu des têtes de poisson et des bouts de chair qui parsèment le pont, on risque à tout moment de glisser. « Toujours avoir un endroit auquel se rattraper : voilà ce que tu as constamment en tête. »

Sur les quinze mille marins français aujourd'hui en activité, plus de mille se blessent chaque année, selon les chiffres ministériels. En 2016, la profession affichait même un indice de fréquence d'accidents de 23% supérieur à celui du bâtiment et des travaux publics (BTP). Elle enregistre également la mortalité la plus élevée. On y meurt dix-neuf fois plus que dans l'ensemble des professions françaises et six fois plus que dans le BTP (1). Souvent fatals pour tous ceux présents sur le bateau, les naufrages hantent le métier, tout comme les chutes à la mer : perte d'équilibre, corps emporté par les vagues ou par le filet de pêche, dans lequel les pieds se coincent facilement...

« Les pêcheurs, du fait de la pression économique, prennent plus de risques que d'autres professions, observe M. Thierry Sauvage, médecin en chef du Service de santé des gens de mer (SSGM). Les salariés, comme les patrons, sont payés à la part. Plus ils ramènent, plus ils gagnent. Il faut donc que le poisson rentre. » M. Sauvage chapeaute les quelque cinquante médecins du travail — rattachés au ministère de la transition écologique et solidaire — qui suivent les marins sur le territoire. « Le poisson commande, dit-il. Quand il y en a, il faut pêcher, même si on est fatigué, même si on a déjà fait beaucoup de jours de mer et qu'on n'a dormi que deux heures. » Lorsque des douleurs apparaissent, les pêcheurs évitent d'ailleurs souvent de prendre un arrêt de travail, note le médecin, qui a exercé à Marseille pendant plusieurs années.

« Le stress à l'idée de faire un mois de merde : ça, ça te ronge, lâche M. Daoudal. Il faut carbrer. C'est toujours une question d'argent. » À la pêche, on gagne correctement sa vie : 30 000 euros net par an en moyenne pour M. Daoudal (35 000 euros brut de moyenne nationale pour les marins pêcheurs). Mais à quel prix ?

Si M. Sauvage observe que la nouvelle génération de pêcheurs se protège mieux, un frein empêche l'amélioration des conditions de sécurité à bord : l'ancienneté de la flotte. Les jeunes patrons ne

peuvent assumer les coûts d'un navire neuf, et beaucoup de marins naviguent encore sur des bateaux de plus de 30 ans, qui s'adaptent difficilement au matériel supplémentaire. Ce qui inquiète M. Jean-Luc Le Liboux, directeur du Bureau enquête accident mer : « *Les nouveaux outils viennent souvent encombrer les ponts de manœuvre. Les marins n'ont plus suffisamment de place pour s'écarter quand il y a danger.* » Si ces bateaux peuvent obtenir tout le matériel technologique qui, en passerelle, facilite la navigation, « *ils n'ont pas le confort des navires modernes, notamment en termes d'insonorisation. Le bruit y est extrêmement important et altère les périodes de repos.* ». Or, rappelle le chef enquêteur, la fatigue est l'un des principaux facteurs d'accident à bord.

« *Le métier m'a cassé* », lâche M. François Courtin. Embauché à 16 ans comme mousse sur un thonier de dix-huit mètres, il a senti monter les douleurs de dos au fil des années. Il s'est ensuite spécialisé dans la pêche aux crustacés et coquillages, principalement les langoustines et les coquilles Saint-Jacques, travaillant comme un acharné. Il lui arrivait régulièrement de ne pas dormir pendant trois jours de suite. Puis son patron est mort et a été remplacé par un autre avec lequel il ne s'entendait pas. « *Tout s'accumule, l'usure du métier, les tensions à bord* », raconte-t-il. Jusqu'à ce qu'il craque : une dépression sévère. « *Burn-out* », dit le médecin.

Quand il reprend le travail, sur un autre bateau, M. Courtin se dit qu'il va pouvoir repartir de zéro. « *Mais, trois mois après que j'ai été engagé, mon patron est parti en mer, seul, avec le bateau. Le temps était mauvais, on le savait. Est-ce que c'était un suicide? On sait juste qu'il n'est jamais revenu. C'était trop pour moi; j'ai tout arrêté. J'aurais sûrement dû le faire plus tôt. J'essaie de ne pas trop penser à tous ces événements. Mais, parfois, ça revient...* » Il a raccroché en 2014, onze ans avant l'âge de la retraite, pour se reconvertir dans l'ostréiculture.

Les réminiscences de situations traumatiques sont fréquentes chez les pêcheurs. « *Dans ce secteur, le taux d'état de stress post-traumatique est proche de celui des populations à risque, comme les militaires et les pompiers*, observe la psychologue clinicienne Camille Jégo, qui a mené une étude à Nantes, Boulogne-sur-Mer et Saint-Nazaire. *Tout au long de leur carrière, les marins sont confrontés à une répétition de situations traumatogènes : accidents, corps repêchés, naufrages, ou encore piraterie.* »

Refoulés, ces événements choquants ne refont parfois surface que bien plus tard, sous la forme de symptômes dépressifs, paranoïaques, ou de pathologies somatiques : troubles cardio-vasculaires, musculo-squelettiques... « *Chez les pêcheurs, la parole est difficile. La maison est réservée à la famille et ils préfèrent y entretenir un environnement sécurisé*, explique Jégo. *Ils restent donc pendant des années avec ces souvenirs, sans jamais en parler.* »

Nombre d'entre eux cherchent une échappatoire. Sur mille marins, 28% ont été testés positifs pour le cannabis et 4,5% pour la cocaïne lors d'une étude réalisée en 2013 sur le littoral atlantique par le SSGM. Matthieu (2), 45 ans, mène aujourd'hui une vie bien rangée avec son épouse et son fils. Il y a treize ans, pourtant, ce pêcheur avait tout perdu. Cela a commencé par la cocaïne, essayée à 23 ans lors d'un week-end à Amsterdam, juste pour voir. « *Un jour, je me suis pointé chez mon dealer pour de la cocaïne, mais il n'avait que de l'héroïne, alors j'en ai pris*, raconte-t-il. *Avec ça, on oublie soudain tous les problèmes : le stress du boulot, la fatigue, les douleurs partout.* » Tous les week-ends, quand il rentre, son dealer l'attend sur le quai pour lui délivrer sa dose. Parfois, les premiers collègues arrivés à terre font le plein pour les prochains qui débarqueront.

« *Le métier est dur. Essayer d'être au niveau des anciens, montrer qu'on est des hommes... Mais on restait des gamins qui portaient des paniers de cinquante kilos, aussi lourds qu'eux. Il ne fallait pas moufter, alors on enfilait une carapace, on se blindait* », raconte Matthieu. Si, en mer, il calme les crises de manque par du Subutex (un traitement de substitution), à terre il ne passe pas un jour sans héroïne. « *Quand on rentre, les nerfs tombent. Alors, faire la fête permet de rester tout le temps dans le*

mouvement. » Souvent, il débarque le jeudi et rembarque le lundi sans avoir dormi une seule minute, tenant par la drogue et l'alcool.

« *Les pêcheurs sont une population à risque*, confirme Mme Christine Latimier, coordinatrice du centre de soins, d'accompagnement et de prévention en addictologie du Morbihan, à Lorient. *Le métier sélectionne des profils de jeunes qui recherchent le frisson.* » Elle a vu l'héroïne apparaître dans les ports français dans les années 1990. Cette consommation de drogue inquiète les armateurs, responsables en cas d'accident à bord, et les médecins des gens de mer, qui ont renforcé les contrôles lors des visites. « *En action de pêche, les marins connaissent une excitation neurobiologique très forte. Alors, quand ils reviennent à terre, ils sont dans une phase descendante : tout leur semble très fade. La cocaïne recrée l'excitation, et l'héroïne et le cannabis atténuent la sensation de creux et apaisent les souffrances* », explique Mme Latimier.

Un secteur qui n'attire plus

En général, les dealers repèrent vite les jeunes comme Matthieu, qui peuvent gagner des milliers d'euros en une seule prise et qui dorment encore chez leurs parents. « *C'est comme le "big win" des joueurs de casino*, commente la médecin lorientaise. *Quand les pêcheurs racontent comment ils sont tombés sur un banc de daurades royales ou de langoustines, soit l'équivalent de 10 000 euros en une soirée, ils expriment la même excitation que les joueurs qui ont gagné le gros lot.* » Grisé, Matthieu s'endette. Il commence à vendre lui-même de la drogue pour se renflouer, avant d'être arrêté et condamné à six mois de prison. Il décroche en détention. Une fois sorti, il déménage et coupe les ponts avec ses anciens contacts. Quatre ans plus tard, il peut enfin arrêter totalement les traitements de substitution. Aujourd'hui, toujours pêcheur, le quadragénaire incite les plus jeunes à se ménager, leur raconte son parcours. Même si, il le sait, « *à la pêche on est obligé d'être tout le temps à 200%* ».

En trente ans, le secteur a perdu plus de la moitié de sa flotte dans plusieurs plans de casse destinés à lutter contre la surpêche. Selon M. Robert Bouguéon, ancien pêcheur et ex-président du comité des pêches du Guilvinec, les destructions des années 2000, avec les sommes « *mirobolantes* » offertes en compensation aux armateurs, n'ont pas été efficaces pour éradiquer les bateaux les plus anciens. « *Je me souviens d'un patron à qui on a donné 800 000 euros, nets d'impôts, pour qu'il envoie à la casse son bateau vieux de seulement deux ans* », peste celui qui pensait que la génération de ses enfants pourrait connaître une pêche nouvelle, à la hauteur des normes de sécurité et de confort des années 2010.

Dans ce climat, renforcé par les incertitudes liées au Brexit, qui pourrait compromettre l'accès aux eaux britanniques pour les bateaux français — ils y effectuent jusqu'à 30% de leurs prises —, le secteur n'attire plus. D'ici à 2020, un marin sur six partira à la retraite. Sans certitude d'être remplacé.

Alice Raybaud
Journaliste.

(1) Lire Jean-Baptiste Malet, « [Le vieux monde et la mer](#) », *Le Monde diplomatique*, juillet 2016.

(2) Le prénom a été changé.